

ELENA-BRÂNDUȘA STEICIUC
Universitatea „Ștefan cel Mare”, Suceava

*Les « choses que l'entendement n'arrive pas
à expliquer ni à comprendre » : quelques considérations
sur Amours sorcières de Tahar Ben Jelloun*

*“Things that Reason Cannot Explain nor Understand” : Some Considerations on
Tahar Ben Jelloun’s Amours sorcières*

Keywords: Francophone writers; interface; Oriental culture; Islam; identity; imaginary;
Arab; esoteric; magic; irrational

Abstract

One of Morocco’s best known authors, Tahar Ben Jelloun is famous among the Francophone writers, as he has often been considered an “interface” between Orient and Occident. His writings reveal a culture structured according to the Islamic rules, influenced both by African and European civilizations, as well as the Morocco identity and imaginary, by making use of the Arabian Nights narrative techniques. One of Ben Jelloun’s latest books, *Amours sorcières* (2003), depicts some aspects of this civilization, in connection to esoteric acts (protection or love by means of magic), in a perspective that brings forth the irrational part of the human being, its vulnerability, as well as the possibility to believe those acts as null and void (seen from a “rational” perspective).

Tahar Ben Jelloun, le plus connu des écrivains marocains d’expression française et l’un des plus cotés des auteurs dits « francophones », a souvent été considéré une « interface » entre Occident et Orient, entre ces deux types de cultures que tout semble séparer. Des titres comme *Harrouda* (1973), *Moha le fou*, *Moha le sage* (1978), *L’Enfant de sable* (1985), *La Nuit sacrée* (Prix Goncourt, 1987), *Les Yeux baissés* (1991), *Cette aveuglante absence de lumière* (2001) révèlent une civilisation dont l’islam est le principal pilier et qui mélange dans le creuset de son imaginaire des influences européennes et africaines.

Se penchant avec obstination sur les divers éléments qui composent l’identité marocaine, mais aussi maghrébine, puisant dans le riche réservoir des techniques narratives arabes, Tahar Ben Jelloun n’en reste pas moins un écrivain qui sait intéresser son lectorat par les questions parfois insolites, souvent insolubles qu’il pose et dont la portée reste universelle. Un de ces axes de réflexion semble être la problématique de son recueil de nouvelles publié en 2003 chez Seuil, *Amours sorcières*, qui annonce – dès le titre – ce double thématisme (amour ; sorcellerie/magie) maintes fois abordé par des artistes de toutes les cultures et de toutes les époques.

Que se passe-t-il lorsqu’on tombe amoureux et une grande charge d’irrationnel est mise en marche ? Y a-t-il des moyens à la portée de tout le monde pour influencer sur les sentiments de la personne aimée ? Et lorsque la passion est épuisée ou bien la jalousie ronge notre âme, lorsque la raison semble nous quitter, que faire, comment réagir ? Comment raviver le « feu », la « magie de l’amour » sinon par un autre acte de magie, cette fois de la *magie* tout court ?

Cette suite de nouvelles se compose d'une vingtaine de textes, qui ont été groupées en quatre parties, inégales comme longueur : *Amours sorcières* (quatre textes), *Amours contrariées* (neuf), *Trahison* (cinq) et *Amitié* (deux), mais qui relèvent d'une problématique commune, préoccupante pour le monde contemporain : à savoir, l'incapacité de trouver des réponses uniquement par la voie de la déduction rationnelle, cartésienne, aux questions qui le rongent. Comme les titres de ces sous-sections l'indiquent, le questionnement de l'auteur dépasse l'aire strictement réservée à l'amour/l'érotisme, pour associer à la même sphère sémantique des histoires provenant de l'inextricable problématique de la « trahison », du « rêve », du « succès/insuccès » professionnel, du « mauvais œil », que chaque culture du monde gère à sa façon, car « toutes les cultures ont leur part d'irrationnel. » (*AS*, 66)¹ Tant qu'il y aura des hommes il y aura ces « zones d'ombre » qui ont fait couler beaucoup d'encre et dont les scientifiques n'ont pas encore découvert le secret.

« ...tu es entouré d'ondes et de vibrations venues de loin » (*AS*, 29)

À travers les diverses histoires d'amour des personnages, on peut imaginer devant les yeux un vaste kaléidoscope, composé de mille facettes multicolores, qui vont du rouge le plus éclatant jusqu'au noir le plus sombre : l'amour en train de naître, doublé de désir et d'attirance ; l'amour obsession, fatal comme une malédiction, et qui ne quitte plus celui qui en est la proie ; l'amour qui bat de l'aile, et que seulement la jalousie (ou bien la sorcellerie !) peut raviver ; l'amour qui suffoque, l'amour qui tue, l'amour qui sauve ou qui punit. Tout cela sur la toile de fond du Maroc contemporain : une culture, un imaginaire avec un fort penchant pour le fantastique et tout ce qui tient à l'inexplicable, pour l'indicible (souvent transposé en poésie) de l'amour.

Paradoxalement, la plupart des personnages de ces nouvelles sont des intellectuels – comme Hamza et Najat, le couple du texte liminaire, *L'amour sorcier* ; comme Anwar, « un professeur d'université spécialisé dans les mathématiques appliquées et la physique nucléaire » de la nouvelle *Homme sous influence* ; comme Hassan, « expert-comptable dans une société de porcelaine », l'homme à jamais épris de sa belle-sœur Sakina dans *L'homme absent de lui-même* – c'est-à-dire des personnes qui, par leur formation, sont censées appartenir à un monde où c'est la raison et uniquement elle qui règne.

Mais il ne va pas ainsi, car l'être humain a des moments de « fragilité psychologique » où il devient vulnérable « qu'il soit illettré ou savant, jeune ou vieux, intelligent ou non. » (*AS*, 63) Il y a non seulement les moments où l'on est « déstabilisé » par l'amour, mais aussi les divers échecs dans la vie sociale ou professionnelle, plus ou moins explicables, les jalousies que l'on suscite en milieu professionnel, les maladies qui arrivent à l'improviste, comme ce « mal étrange » dont souffre le personnage-narrateur de *Hammam*. Il y a aussi les nombreuses imperfections (corruption, chantage, pots-de-vin, etc.) de la société marocaine contemporaine, déplorées surtout dans *Usurpation* (texte qui passe en revue toutes

¹ *AS* = Tahar Ben Jelloun, *Amours sorcières*, Paris, Editions du Seuil, 2003

les manigances montées par l'escroc Razik contre le narrateur, Malek, qui affirme à la fin de son histoire, avant de s'expatrier : « ici on est au Maroc, pas en Suède, tout se passe par interventions. Avec du bakchich on fait plier n'importe qui. » – *AS*, 245)

Alors, on cherche de l'aide. Et comme on est en terre d'Islam, où la tradition religieuse admet et même encourage les pratiques de protection - car « le mauvais œil existe, même le Prophète l'a constaté » (*AS*, 66) – on se tourne vers des « gens doués », qui par la force de leurs pratiques magiques sondent l'insondable, percent « le mystère et l'invisible. » (*AS*, 61)

Dans son ouvrage *Dictionnaire des symboles musulmans*², Malek Chebel, un des grands spécialistes de la mystique musulmane, affirme que pour protéger contre « l'agression des démons » ou des « êtres humains malfaisants », les talismans réclament, entre autres, « l'adhésion collective des membres de la communauté »³ à ces croyances ; la « participation pleine de confiance de l'individu qui se sent agressé ou victime d'une attaque »⁴ ; quelques gestes symboliques (invoquer la divinité, par exemple) ; le port d'un symbole puissant (la main de Fatma, des amulettes etc.). Le texte du Coran - qui demeure « la base essentielle » de la foi musulmane, selon Dominique Sourdel⁵ - constitue en lui-même un talisman très puissant, mais la tradition mentionne que certaines des 114 sourates qui le composent ont un rôle spécial dans la protection.⁶

C'est ce que fait Hamza, le quinquagénaire amoureux et qui a peur de l'amour de Najat, la jeune femme qui l'a « ensorcelé » pour de bon par « sa beauté, son intelligence... par son désir fou et riche en trouvailles érotiques... » (*AS*, 26) Conseillé par un vieil ami, Abdeslam – le parfait misogyne qui a une « peur bleue » de la femme, ne la comprend pas et qui depuis longtemps n'a plus aucune communication avec elle – Hamza, qui se sent piégé par cet amour, fait appel aux services de Haj Brahim. C'est un *fqih*, i.e. un savant « qui a des dons extraordinaires ; on dit même que de hautes personnalités du monde politique le consultent pour arranger leurs affaires » (*AS*, 28), comme le présente Abdeslam, et derrière cette réplique il est impossible de ne pas apercevoir le sourire ironique de l'auteur, très souvent critique à l'égard de la société marocaine et de ses pratiques plus ou moins ancestrales.

Et puisque de grands initiés – comme l'était Eliphas Lévi, dont on cite *Secrets de la magie (Dogme et rituel de la haute magie ; histoire de la magie ; la clef des grands mystères)* – cautionnent ces pratiques, car il y a, comme le dit Lévi dans le texte, « des passions absorbantes sous l'aspiration desquelles on se sent défaillir comme les fiancées des vampires » (*AS*, 31), il ne reste plus à Hamza que de suivre à la lettre les conseils du *fqih*, tout comme Anwar le fera, pour se débarrasser des « ondes négatives ».

² Malek Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Editions Albin Michel, 1995; *Dicționar de simboluri musulmane: rituri, mistică și civilizație*, traduction roumaine de Catrinel Auneanu, Pitești, Editura Paralela 45, 2005

³ Malek Chebel, *op. cit.*, p. 420

⁴ *Ibid.*

⁵ Dominique Sourdel, *L'Islam*, Paris, Presses Universitaires de France, dix-septième édition corrigée, 1992

⁶ Malek Chebel, *op. cit.*, p. 420 : CXII- La Sourate de la Dévotion ; LXXXIX – La Sourate de l'Aube ; CXIV- La Sourate des Hommes

Quant au rituel proprement dit, l'auteur le décrit avec force détails, car les diverses pratiques qui précèdent et concourent à la « production » d'un talisman, les conseils du *fqih* ont un rôle bien déterminé dans la stratégie narrative du texte, dans l'évolution ultérieure des événements :

Le vieux plia une feuille de papier en quatre, l'ouvrit et écrivit dessus avec une encre sépia des mots en arabe. Il souffla sur l'encre pour la faire sécher, plia la feuille dans le même sens que la première fois.

Il prit deux autres feuilles, y écrivit quelques mots et les plis en deux.

– Tiens, garde le *herz* plié en quatre sur toi. Tu le mets dans ta poche ou dans ton portefeuille. Tu l'enlèves quand tu vas aux toilettes. Il te protégera. J'inscrirai plus tard d'autres écritures pour annuler ce qui a été fait. Le deuxième, plié en deux, tu feras diluer son encre dans une bassine et tu te laveras avec cette eau où les mots seront mélangés avec l'eau. Ce troisième *herz*, tu l'accrocheras à un arbre pour que le vent puisse faire travailler ces écritures et leur donner de l'efficacité. Choisis un arbre haut, pas à la portée des enfants. Va avec la protection de Dieu ! Je ne veux pas d'argent, je veux juste un pain de sucre, c'est tout. (AS, 30-31)

La rupture finale du couple Hamza-Najat – qui pourrait signifier que le talisman a été efficace – ne tarde pas, mais Tahar Ben Jelloun, dans cette nouvelle emblématique, comme dans tout le recueil, a la sagesse de jouer sur l'ambiguïté et de glisser dans la suite événementielle un petit détail, qui oriente la lecture en égale mesure sur la voie « cartésienne » et sur celle de l'irrationnel : et si l'histoire avait pris fin tout simplement parce que Hamza n'avait pas envie de sacrifier sa liberté ? et si le rêve bizarre de Kenza, le personnage-narrateur de *La Femme de Salem*, et toutes ses perceptions bizarres n'étaient que l'effet du thé « préparé avec un soin particulier » par une belle-mère jalouse ? Et si la « transparence » et le soi-disant décès de Hassan, *l'homme absent de lui-même*, n'étaient que la tactique d'une épouse délaissée, jalouse de se voir trompée par son mari avec sa propre sœur ?

De toutes ces aires de l'irrationnel, de l'incontrôlable le plus abscons, de toutes ces « zones d'ombre », le rêve est celui qui inquiète le plus, ne serait-ce qu'en se rappelant cet « épanchement du songe dans la vie réelle »⁷ dont parlait en connaisseur Nerval. Tout comme chez l'auteur du ténébreux *Desdichado*, pour Tahar Ben Jelloun « le rêve est une seconde vie » et les textes du recueil *Amours sorcières* qui cristallisent autour de ce thème sont parmi les plus énigmatiques.

« Le rêve est une copie floue de la vie... »

Mabrouk interprète vos rêves (v. AS, 71-81) peut-être considéré une quintessence de la vision benjelounienne sur « cette tendance de décoller de la réalité, créant de toutes pièces un monde à part aussi merveilleux qu'insaisissable. » (AS, 72) Le personnage central, Mabrouk, tient « une boutique minuscule à l'entrée de la médina », où il rend service à tous ceux qui ont besoin de son savoir pour comprendre leurs rêves, inquiétés par ce côté méconnu de leur être ou de leur avenir. Parmi les clients, majoritairement des femmes, il y a Warda, une belle

⁷ Gérard de Nerval, *Les filles du feu* suivi de *Aurélia*, Paris, Editions Gallimard, 1972, p. 291

femme dont le mari est souvent absent, mais il y a aussi Hamid, professeur de lettres, qui, amoureux de cette femme fait les mêmes rêves qu'elle, sans le savoir. À part ces personnages, on rencontre parmi ceux qui viennent demander conseil à Mabrouk une « jeune touriste aux yeux bleus et à la peau claire » (AS, 75), qui fait le même rêve que les deux premiers. Anonyme, ce personnage est d'autant plus symbolique de la civilisation occidentale (son portrait, d'ailleurs, se trouve à la limite du cliché et semble réunir les traits définitoires de l'occidental dans l'imaginaire maghrébin), ce qui - nous dit Tahar Ben Jelloun par l'intermédiaire du devin, personnage porte-parole - revient à attribuer le même penchant pour l'irrationnel, pour le flou et l'inexplicable, aux deux types de civilisations, l'Orient et l'Occident :

Il faut s'aimer beaucoup pour faire le même rêve. Seul l'amour sincère et vrai est capable d'ouvrir les portes de nos demeures intérieures. On appelle cela l'intuition. *Le rêve est une copie floue de la vie*,⁸ il occupe notre sommeil et nous fait voyager là où on ne peut pas aller. Dieu seul sait ce qu'il y a dans nos cœurs. Le rêve nous donne l'illusion de pénétrer dans cette maison intérieure qui nous ment gentiment. Alors, si deux êtres font le même rêve, c'est qu'ils sont dans la même destin. » (AS, 75)

Reprenant intertextuellement la formule nervalienne du rêve, l'auteur marocain convoque pour l'éclaircissement « rationnel » de l'énigme (qui prend des tours de « sagesse populaire », de devinette que plusieurs instances narratives se passent à tour de rôle, pour approfondir l'intérêt de celui qui lit/écoute) un autre personnage, Achab⁹. C'est – comme il se définit lui-même avec une autodérision qui n'est que signe de lucidité –, « le charlatan le plus crédible et le plus proche de la vérité » (AS, 77) connu pour « tout expliquer, tout savoir, tout deviner, tout vendre, tout faire. » (AS, 77) Achab met le doigt sur un autre point faible de l'être humain, qui, comme il l'explique à Mabrouk dans une discussion, a tellement besoin « d'avoir un pied dans l'inconnu, tu sais, là où la raison ne fonctionne pas. » (AS, 79) L'explication qu'il donne à la devinette (« Qu'est-ce qui est brillant de loin et terne de près ? Qu'est-ce qui attire par la lumière et déçoit dès qu'on le touche ? » – AS, 76), est en égale mesure l'observation d'un moraliste, d'un sage et d'un fin connaisseur de la nature humaine : c'est la vanité, la quête obsédée de la gloire :

La gloire, mon cher, la gloire ! Il suffit de si peu pour qu'elle se transforme en cendre, en poussière, en sciure, en moisissure. Ceux qui ont de l'ambition le savent. Ils descendent dans leur mémoire à la recherche de l'astre qui brille, symbole du souvenir le plus beau, le plus excitant, celui qui reste inégalé. Quand ils remontent à la surface de la terre, ou, si tu veux, quand ils descendent du ciel sur la terre, tout leur paraît fade et éteint. Alors, mon ami, dis-toi bien que seule la gloire nous encombre de tant d'illusions. Va le dire à tous ceux qui ont fait des rêves sur la lumière étincelante et la tristesse de la déception. Et cesse de t'aventurer là où tu t'égares. Crois le vieux charlatan. Il a plus d'un tour dans son sac. (AS, 78)

⁸ C'est nous qui soulignons.

⁹ La frénésie intertextuelle de Ben Jelloun n'est plus à démontrer : par ce nom, il renvoie en égale mesure au personnage biblique, roi d'Israël, et à Ahab, le capitaine du chef-d'œuvre de Melville, à la poursuite de son incompréhensible idéal, la baleine blanche.

*

Finalement, ce qu'il y a de magique dans l'existence, c'est cette ouverture infinie des possibles, c'est le récit qui peut continuer dans tous les sens, car l'écriture, chez les grands artistes, tout comme dans la tradition islamique, a - elle aussi - une fonction magique : « Un écrivain est aussi un sorcier » dit à la fin du récit le même Achab, personnage emblématique à plus d'un titre.

Amours sorcières, livre lui aussi ensorcelant, comme tant d'autres des écrits du marocain Tahar Ben Jelloun, ne fait que confirmer cette assertion, car l'art, tout comme la magie, le rêve ou comme l'amour, n'est qu'une incursion dans « des domaines obscurs, mystérieux », pour révéler des « choses que l'entendement n'arrive pas à expliquer ni à comprendre. » (AS, 59)

OUVRAGES CITES:

Ben Jelloun, Tahar, *Amours sorcières*, Paris, Editions du Seuil, 2003

Chebel, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Editions Albin Michel, 1995

Nerval, Gérard de, *Les filles du feu* suivi de *Aurélia*, Paris, Editions Gallimard, 1972

Sourdel, Dominique, *L'Islam*, Paris, Presses Universitaires de France, dix-septième édition corrigée, 1992